



HAL
open science

Adriano Guerra, *La voz de la multitud. El movimiento gaitanista en el Caribe colombiano 1928-1948*

Noémi Fablet

► **To cite this version:**

Noémi Fablet. Adriano Guerra, *La voz de la multitud. El movimiento gaitanista en el Caribe colombiano 1928-1948*. Nuevo mundo Mundos Nuevos, 2022, Comptes rendus et essais historiographiques, 10.4000/nuevomundo.89773 . hal-04031681

HAL Id: hal-04031681

<https://hal.science/hal-04031681>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adriano Guerra, *La voz de la multitud. El movimiento gaitanista en el Caribe colombiano 1928-1948*. Éd La Carreta, Medellín, 2020, 529 p.

Mots-clés :

Colombie, gaitanisme, histoire politique, histoire populaire, Caraïbes

Colombia, gaitanismo, historia política, historia popular, Caribe

Colombia, gaitanism, political history, popular history, The Caribbean

Le 9 avril 1948, le tribun Jorge Eliécer Gaitán est assassiné à Bogotá. Ce jour marque l'histoire de la Colombie au fer rouge et sonne symboliquement les débuts de la période de la *Violencia*. On parle de *Bogotazo* pour renvoyer à cet événement, néanmoins ce terme concentre l'attention sur la capitale, quand, en réalité, l'onde de choc se propage à travers tout le pays y compris jusqu'aux départements de la côte atlantique, où la candidature de Gaitán avait suscité un enthousiasme tout particulier. Bien avant son assassinat, celui qui s'est proclamé comme le représentant du peuple et l'ennemi de l'oligarchie, avait établi un lien de proximité avec ses partisans jusqu'aux confins de la République colombienne, jusqu'au Nord du pays et ses trois départements du Bolívar, de l'Atlántico et du Magdalena.

Cet ouvrage s'efforce de redonner la parole aux Colombiens des Caraïbes séduits par le gaitanisme, cette dissidence du Parti Libéral qui ébranle durant deux décennies (1928-1948) le traditionnel bipartisme colombien. Il nous fait entendre la voix des *costeños* qui ont accompagné l'essor de ce mouvement populaire, dans une région éloignée du pouvoir central où les arrangements politiques sont la norme. Cet ouvrage d'Adriano Guerra, historien et enseignant-chercheur de l'Université du Magdalena (Santa Marta, Colombie), est le fruit d'un travail remarquable d'histoire politique régionale qui s'appuie sur les voix des militants pour reconstruire la trajectoire tumultueuse du gaitanisme dans la région caribéenne. L'ouvrage, publié en 2020 aux éditions La Carreta de Medellín, donne à voir un gaitanisme plus humain et explore les projets, les espoirs, les déceptions et les manœuvres des militants de base d'une région où le discours de Gaitán eut un écho inédit, en dépit de toutes les difficultés auxquelles il fut d'emblée confronté.

Pour nourrir sa démonstration, Adriano Guerra a puisé dans le fonds d'archives Jorge Eliécer Gaitán de l'*Archivo General de la Nación*, où sont conservées de nombreuses correspondances ; car les adeptes du gaitanisme écrivent sans relâche à leur leader, progressivement convaincus par sa fougue et sa capacité à les représenter. Ces lettres constituent donc une source fascinante pour l'historien et un matériel inédit qui permet de « redonner à la multitude sa voix », depuis le désert de la Guajira jusqu'à Carthagène, en passant par les villages de la *Zona Bananera* : *La voz de la multitud* s'inscrit donc dans une historiographie qui part « d'en en bas », *desde abajo*, une histoire qui se nourrit des écrits des militants de base, dispersés aux quatre coins de cette grande région caribéenne.

L'auteur commence par expliciter son approche ; il revient sur la littérature existante, justifie son approche régionale et précise les concepts utilisés avant d'entreprendre une démonstration organisée de façon chronologique, en 7 chapitres qui couvrent 20 ans de l'essor, des divisions et du déclin du mouvement gaitaniste. Il s'appuie sur les archives épistolaires, sur la presse gaitainste et se nourrit d'une riche bibliographie qui inclut notamment des témoignages et même une littérature anticommuniste significative¹.

Le point de départ du livre est l'année 1928, celle du massacre de *las bananeras* à partir duquel Gaitán construit son image de « rédempteur » du peuple, un événement fondateur dans la trajectoire du jeune avocat et sur lequel son premier mouvement politique fondé en 1933, *l'Unión Nacional de Izquierda Revolucionaria* (UNIR) – Union nationale de Gauche Révolutionnaire-, saura s'appuyer pour faire du leader un personnage mythique. Adriano Guerra résume très pertinemment : « Si Gaitán a inventé le peuple, le massacre des bananes a inventé Gaitán » (p. 504 – ma traduction).

L'auteur organise ensuite sa démonstration en partant d'échéances électorales successives :

1 Voir les ouvrages de R. Manrique (1938 et 1948) et de R. Andrade (1954).

premièrement son élection comme représentant à la Chambre des députés, suivie de son ascension à la mairie de Bogotá en juin 1936 ; puis sa désignation comme ministre à deux reprises sous le gouvernement de la *Revolucion en marcha*. Durant cette étape initiale, son aura se déploie surtout à l'intérieur du pays, et est manifestement éloignée des problématiques propres à la côte caraïbe ; pourtant, Gaitán reçoit de nombreuses lettres en provenance de cette région, témoignant des espoirs soulevés par son intervention lors du débat des *bananeras*.

A cette première étape qu'Adriano Guerra appelle « gaitanisme symbolique », succède une seconde étape, plus politique, marquée d'abord par la campagne pour les élections présidentielles (1945-1946), puis par les échéances électorales suivantes, autour d'un projet de « restauration morale », vite confronté aux vices du pouvoir.

Lorsque commence à circuler la rumeur de la candidature de Gaitán, l'enthousiasme est perceptible dans les lettres des *costeños* ; la région de la côte atlantique devient une sorte de « mecque politique » pour Gaitán (p. 10). Il peut s'appuyer sur des réseaux interpersonnels, sur l'enthousiasme de ses troupes, mais pour gagner les élections, le « Messie » a besoin de votes, donc d'argent et de leviers politiques, dans une région où la vieille machinerie politique est traditionnellement entre les mains des clans dominés par des familles anciennes et puissantes. L'ouvrage raconte alors la construction du mouvement et élabore la métaphore d'une tour de Babel, où « le peuple » vient cohabiter avec les libéraux rebelles, avec d'anciens communistes, mais aussi aux côtés des élites locales et autres caciques opportunistes issus des partis traditionnels. Une tour de Babel d'emblée fissurée qui cherche à se consolider, en dépit des aspirations et des intérêts parfois contradictoires de ceux qui l'occupent. A la fin de l'année 1947, Gaitán n'est plus le grand leader sur la côte caraïbe, la souveraineté repose désormais sur des chefs locaux et régionaux dont l'expérience du pouvoir perpétue parfois les travers sans cesse décriés par le gaitanisme, comme le clientélisme, la corruption, le sectarisme, le mépris du peuple ; parmi les nombreux exemples des limites du gaitanisme au pouvoir, on peut retenir celui significatif de Barranquilla, où « n'a jamais existé la moindre idée d'un pouvoir venu d'en bas » (p. 418 – ma traduction). La tour de Babel se fragmente et finit par s'effondrer tandis que la violence s'installe dans le pays, rendue inéluctable par le problème de la terre² puis par l'assassinat du grand leader.

Adriano Guerra développe ainsi son hypothèse : le gaitanisme n'est pas un « populisme démocratique », catégorie dans laquelle on l'a souvent enfermé et qui ne rend pas compte de la complexité de ce mouvement ; pour l'auteur, il s'agit plutôt d'un « populisme sélectif », où seule une minorité peut aspirer au pouvoir. Certes, le bipartisme est ébranlé mais rapidement le gaitanisme doit s'appuyer sur les structures politiques traditionnelles pour aspirer au pouvoir et est contaminé par les vices du système qu'il prétend révolutionner. En dépit des grands discours adressés au « peuple » à partir desquels le mouvement a pu grandir, les « soldats anonymes » des quartiers populaires ou des villages isolés, « ceux qui ont l'odeur de peuple » (p. 375 – ma traduction) ne goûteront pas au pouvoir.

L'historien *costeño* a donc relevé le défi d'écrire une histoire populaire de la région caraïbe des deux décennies précédant la *Violencia* à partir des voix de la multitude périphérique et oubliée. Il recrée l'atmosphère de l'époque grâce à des sources épistolaires où les militants de l'élite comme des classes populaires dénoncent les injustices subies, dévoilent leurs tourments, encensent leur leader et sollicitent aussi fréquemment des faveurs. L'historien sait s'effacer pour écouter la multitude mais il sait aussi donner des clés d'interprétation, présentées dans un langage limpide et convaincant. *La voz de la multitud* vient donc s'inscrire dans une historiographie de la région caraïbe à laquelle Adriano Guerra donne un nouveau souffle à travers cet ouvrage d'histoire populaire et régionale du gaitanisme.

Noémi Fablet est doctorante en histoire à l'Université Rennes 2, laboratoire ERIMIT (EA 4327), membre du projet IRP Atacama- SHS. Sa thèse porte sur les mémoires de deux massacres latino-américains du début du XXe siècle.

2 L'auteur insiste sur la terre comme un des aspects essentiels pour expliquer le déferlement des violences, allant à l'encontre des analyses traditionnelles qui l'expliquent en premier lieu par les luttes partisans (cf. p. 437-444).